Ecdotique des textes latins antiques

Gauthier Liberman

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2978>

DOI : 10.4000/ashp.2978

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 146-158

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Gauthier Liberman, « Ecdotique des textes latins antiques », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 11 juin 2019, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2978>

ECDOTIQUE DES TEXTES LATINS ANTIQUES

Directeur d'études : M. Gauthier LIBERMAN

Programme de l'année 2017-2018 : I. *Méthodologie de la critique et de l'édition des textes complets et fragmentaires, des textes de tradition directe et de tradition indirecte, des textes transmis sur rouleau de papyrus, codex, pierre, etc.* — II. *Des conséquences de l'« acriticisme » sur les recherches en histoire, littérature, religion et philosophie.* — III. *Histoire du concept d'« editio vere critica » et de ses incarnations.* — IV. *Exercices critiques : auteurs et textes variés, en fonction aussi des intérêts et demandes des auditeurs. Considérations sur les res gestae de l'empereur Auguste.*

Après avoir présenté les conditions de la transmission du dernier couple d'*Héroïdes* (XX-XXI, Acontios à Cydippe / Cydippe à Acontios) et celles, extraordinaires, de l'*epistula Sapphus* (*Héroïdes*, XV), lettres auxquelles on refuse parfois, à tort croyons-nous, la paternité ovidienne, on a discuté d'assez nombreux passages problématiques. Il est inutile de reproduire ici ces examens détaillés, publiés dans les actes d'un colloque andalou sur Ovide¹. L'intérêt de ces trois lettres est avivé par la réapparition partielle de l'élégie de Callimaque relative à Acontios et Cydippe et par la tradition directe des poèmes plus ou moins fragmentaires de Sappho. Dans la foulée des conférences de l'an dernier (et de leur résumé) où l'on mit en exergue l'interpénétration des questions historiques et philologiques à propos de la conjuration de Cinna, on choisit de relater ici par le menu un essai (tributaire de travaux d'Anton von Premerstein) d'application de la méthode codicologique à un texte épigraphique, essai intitulé « *ab apographis Ancyrano atque Antiocheno adusque exemplar Romanum* : la disposition du texte des *res gestae* d'Auguste devant son mausolée ». On n'a pas craint d'aborder ce problème non moins délicat que d'intérêt en apparence limité. Si l'on s'est trompé, on aura du moins peut-être relancé une question aujourd'hui négligée – négligence due à l'insolubilité présumée du problème, à la méconnaissance de la nature des données « codicologiques »² ainsi qu'à un examen incirconspect des démonstrations de Premerstein ? De tels exposés réclament toute l'attention de ceux qui veulent bien les lire... Au cours de l'étude, on aborde quelques points de critique verbale et d'histoire illustrant la persistance de certaines difficultés attachées à la *regina inscriptionum*.

1. « La critique du texte des *Héroïdes* », dans L. Rivero, M. C. Álvarez, Rosa M. Iglesias, J. A. Estévez (éd.), *Vivam! Estudios sobre la obra de Ovidio – Studies on Ovid's poetry*, Huelva, 2018 (Huelva Classical Monographs 10), p. 47-79.
2. Qui le croirait ? J'ai vu (entre autres sujets d'étonnement) un érudit faire valoir contre la prise en compte d'un fait peut-être « codicologiquement » signifiant, c'est-à-dire susceptible de contribuer à la reconstruction du modèle perdu, qu'il s'est produit accidentellement et non à chaque endroit où sont réunies les conditions où il est censé se présenter dans le passage concerné !

La restauration en cours du mausolée d'Auguste ravivera peut-être l'intérêt pour la question³ de savoir comment était disposé le texte des *res gestae* que portaient les plaques de bronze fixées sur les deux piliers quadrilatères posés l'un à droite, l'autre à gauche de l'entrée du mausolée. Si, grâce à une analyse approfondie de Premierstein⁴, il semble y avoir aujourd'hui accord sur cette façon d'interpréter les témoignages épigraphiques (titre des inscriptions latine et grecque des *res gestae*) et littéraires (Suétone *Aug.* 101.4 et Dion Cassius 56.33.1), il n'existe pas de consensus similaire sur la répartition des plaques dans chacun des piliers. Ainsi, tandis que, dans la suite de son article, Premierstein défendait son hypothèse de huit plaques disposées chacune sur une face des deux piliers, l'auteur de la plus récente édition critique⁵,

3. A. E. Cooley, *Res Gestae Divi Augusti. Text, Translation and Commentary*, Cambridge, 2009 n'en parle pas.
4. « Gliederung und Aufstellung der Res gestae divi Augusti in Rom und im pisidischen Antiochia », *Klio* 25, 1932, p. 197-225, spécialement 205-210.
5. J. Scheid, *Res gestae Divi Augusti. Hauts faits du Divin Auguste*, Paris, 2007 (Budé). Dans leur recueil des inscriptions d'Ankara, qui s'ouvre, *honoris causa*, avec le monument d'Ancyre et les *res gestae*, S. Mitchell et D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra)*, vol. I. *From Augustus to the End of the Third Century A.D.*, Munich, 2012 ont établi un texte des versions grecque et latine, mais sans appareil critique à proprement parler. Cooley 2009 a aussi établi un texte grec et un texte latin, sans aucune sorte d'apparat critique. Cooley et Mitchell-French indiquent les différences entre leurs textes et ceux de Scheid. Soit dit en passant, le texte latin gagnerait à un réexamen très détaillé. Voici un exemple, de portée certes limitée, mais instructif : les trois publications mentionnées lisent en 26 § 2 *Gallias et Hispanias prouincias i[tem Germaniam qua inclu]dit Oceanus a Gadibus ad ostium Albis flumin[is] pacau[is]*, « j'ai pacifié les provinces des Gaules et des Espagnes et aussi la Germanie, le territoire que l'Océan borne (version grecque καθὼς Ωκεανὸς περικλείει, littéralement *quatenus Oceanus circumcludit*) de Gadès jusqu'à l'embouchure de l'Elbe » (le rendu du supplément *qua* par « where » chez Cooley est faux, car *qua* signifie *locum ubi* : voir Housman, *M. Manilii astronomicon liber quintus*, Londres 1930, p. 3-4 ; le rendu de la version grecque n'est pas exact non plus, malgré W. Weber, *Prinsep. Studien zur Geschichte des Augustus*, vol. I [seul paru], Stuttgart, Berlin, 1936, p. 237* : il est cocasse que sur ce rendu faux se fonde la restitution de *qua*, pourvu d'un sens différent). Mais, à la suite de son mentor Eduard Wölfflin, F. Gottanka, *Suetons Verhältnis zu der Denkschrift Augustus (Monumentum Ancyranum)*, diss. Munich, 1904, p. 63-64 remarque que l'espace disponible dans *Anc* et l'usage contemporain sont en faveur de *cludit* = *claudit* et Premierstein (W. M. Ramsay et A. von Premierstein, *Monumentum Antiochenum. Die neugefundene Aufzeichnung der res gestae Divi Augusti im pisidischen Antiochia*, Leipzig, 1927, p. 90) approuve tout en préférant *cludit*, qu'il imprime dans sa reconstitution du texte d'*Ant* (au chapitre 13 *Anc a clausum et claudendum, Ant cl[ausum]*). Mommsen, *Res gestae Divi Augusti. Ex monumentis Ancyrano et Apolloniensi iterum edidit T. Mommsen, Accedunt tabulae undecim* (séparées), Berlin, 1883 lisait *prouicia[s] et Germaniam qua inclu]dit (Anc)* en indiquant un manque de vingt lettres (voir également Gottanka avec planche 4) ; pour rendre le latin adéquat au grec on lit *item* (Wölfflin) et on reprend *includit* à Mommsen, qui lisait non *item* mais *et*. La lettre JD est pointée chez Scheid, mais non chez Mommsen et Mitchell-French : mon impression est que la planche de ces derniers et celle du moulage de C. Humann chez Mommsen sont plutôt en faveur de JG. C'est ce que lit Weber 1936, 237* d'après l'original et le moulage : Scheid 2007, 71 invoque là-contre des vérifications faites à la demande de W. Kolbe, compte rendu de Weber 1936, *GGA* 201, 1939, p. 152-169, ici 159. Weber suggère *cingit*, qui ne convient pas moins, pour le sens, que *claudit*. Weber préfère aussi *et item* (cf. grec ὁμοίως δὲ καὶ Γερμανίαν), qui n'est pas impossible, car la lettre qui suit JINCIAS dans *Ant* peut être I ou E (Premierstein 1927, 90) et Weber admet la perte de 20-21 lettres entre PROVINCIAS et GIT. Selon J. A. Crook *ap. F. R. D. Goodyear, The Annals of Tacitus*, vol. I (*Annals I. I-54*), Cambridge, 1972, p. 158-159, Tacite *ann.* 1.9 *mari Oceano aut amnibus longinquis saeptum imperium* fait allusion à notre passage : si cela est vrai, *saeptum* pourrait soutenir plutôt *claudit*. Goodyear reproduit le passage des *res gestae* avec *claudit* sans signaler que c'est un sup-

Scheid 2007, ix-x se rallie, sous réserve de l'évolution de l'état de la recherche, à une hypothèse différente, pour laquelle il invoque W. Eck, *Augustus und seine Zeit*, Munich, 2006⁴ (1998¹), p. 6 et 114 (« avec la figure p. 7 ») : « les recherches récentes devant l'entrée du mausolée semblent attester la présence de deux bases de stèles carrées, situées très près du mur du bâtiment ; si cette constatation est exacte, il faut supposer que les plaques étaient fixées sur les trois faces des stèles qui étaient accessibles au lecteur »⁶. La prudence dont fait preuve Scheid dans son exposé de l'état de la question se comprend si l'on songe que d'autres chercheurs supposent une proximité moins grande des piliers par rapport au mur du bâtiment : ainsi, d'après sa reconstitution, H. von Hesberg, « Das Mausoleum des Augustus – der Vater des Vaterlandes und sein Grabmal », dans E. Stein-Hölkeskamp, K. J. Hölkeskamp (éd.), *Erinnerungsorte der Antike*, Munich, 2006, p. 340-361, ici 347. Déjà E. Kornemann, *Mausoleum und Tatenbericht des Augustus*, Leipzig, 1921, p. 14 se représentait l'emplacement des piliers ainsi : « vor dem Mausoleum, etwa einige Schritte vor dem Eingang, so daß der zur Tür des Mausoleums Hingehende zwischen den beiden Pfeilern hindurchschritt ». Si Hesberg 2006, 754 n. 13 suppose une écriture sur trois faces de chaque pilier, c'est non en raison de la proximité du mur mais par référence au monument d'Ancyre, où le texte latin « est distribué en deux fois trois colonnes sur les parois intérieurs du pronaos » (Scheid 2007, xi)⁷. Loin de rapprocher de l'hypothèse des trois faces écrites la disposition du texte d'Ankara, Scheid 2007, dans son bref examen (xvii-xix) des hypothèses concurrentes, non seulement écarte l'idée directrice de Weber 1936, 102-240 selon laquelle seul le monument d'Ancyre permet de connaître la disposition du texte romain mais fait peu de cas de la thèse concurrente de Premierstein. Pourtant, aux raisonnements captieux de Weber, qui, pour mieux conclure au primat du monument d'Ancyre, en part comme de prémisses, s'oppose le sérieux de l'analyse de Premierstein, fondée sur des faits objectifs. Le résultat de cette analyse et l'hypothèse des trois faces écrites sont incompatibles. Comme cette hypothèse est incertaine et que l'enquête de Premierstein risque de passer injustement aux oubliettes, il semble utile de revenir sur les arguments avancés par l'illustre analyste

plément et en admettant que Tacite fait de l'ironie sur les allégations « manifestly absurd » d'Auguste. Mais il n'y a d'absurdité manifeste dans ce passage pesé au trébuchet que si on ne le comprend pas : Mommsen 1883, 102 me paraît en avoir percé le sens dans une analyse où il laisse loin derrière lui les commentateurs plus récents. Quelques années plus tard (1887), mal inspiré à mon sens, Mommsen, *Gesammelte Schriften*, IV, Berlin, 1906, p. 257-258 change d'avis et suggère qu'on a laissé tel quel un passage rédigé par Auguste à un moment où il reflétait la réalité, c'est-à-dire avant le désastre de Varus.

6. Les recherches récentes dont parle Scheid semblent se référer indirectement à E. Buchner, « Ein Kanal für Obeliskten. Neues vom Mausoleum des Augustus in Rom », *AW* 27, 1996, p. 161-168, ici 167-168. N. Agnoli, E. Carnabuci, E. M. Loreti, « Mausoleo di Augusto e Piazza Augusto Imperatore. Indagini archeologiche (2007-2010) », *BCAR* 115, 2014, p. 289-297, ici 294 évoquent avec circonspection l'interprétation de Buchner, « secondo il quale le due fondazioni sarebbero riferibili a elementi architettonici di sostegno per le tavole bronzee delle *Res Gestae* ». T. Bergk, *Augusti rerum a se gestarum indicem cum Graeca metaphrasi*, Göttingen, 1873, p. 10 avait déjà imaginé la disposition que supposent Eck et Scheid.
7. Chaque moitié de l'inscription occupe « une surface de 2 m 70 de haut sur 4 m de large ; chaque colonne est large en moyenne de 1 m 20 » (J. Gagé, *Res gestae Divi Augusti*, Paris, 1950² [1935¹], p. 44 ; voir Mitchell-French 2012, 68-69).

du principat⁸ dans des pages qui, me semble-t-il, montrent qu'il était aussi un « codicologue » distingué. Si sa démonstration avait, *mutatis mutandis*, concerné la tradition d'un texte transmis par voie manuscrite, je ne doute guère qu'elle n'eût, sur le nombre de colonnes de l'archétype et le nombre de colonnes ou de pages de l'inscription romaine, emporté la conviction de plus d'un spécialiste. La densité d'une démonstration détaillée et distribuée sur deux travaux, Premierstein 1927, 23-28 et 1932, 198-205, a peut-être, en exigeant du lecteur un sérieux effort de concentration, contribué à éloigner les érudits que la démonstration aurait par elle-même dû rallier. Les théories de Weber ont elles aussi nui à l'influence des analyses de Premierstein : il en sera allé comme en critique verbale, où de mauvaises conjectures publiées après une conjecture excellente nuisent à la juste appréciation de cette dernière et peuvent même amener à contester la réalité ou l'intérêt du problème. Je présenterai les indices relevés par Premierstein à ma façon, notamment en mettant certains d'entre eux dans une perspective différente et en laissant de côté des détails dont l'exploitation dépasse mon propos, qui n'est ni de tenter ni de permettre une reconstitution intégrale de l'inscription romaine. Si cette inscription et le document qui fut la source de l'inscription latine d'Ancyre comptaient autant de « pages » que l'inscription d'Ancyre sans que celle-ci reflète l'inscription romaine dans la mise en pages, n'y aurait-il pas là quelque difficulté ? Scheid 2007, xvi et xix échappe à cette difficulté en postulant que les inscriptions latines d'Ancyre et d'Antioche de Pisidie dérivent, par l'intermédiaire d'une « copie envoyée au légat de Galatie à Ancyre », du « *uolumen* d'Auguste révisé par Tibère » et en admettant « que les Anciens étaient indifférents à la forme originelle d'un document quand ils le transcrivaient sur la pierre ». Si le *uolumen* d'Auguste n'indiquait pas la mise en pages de l'inscription et que les inscriptions latines d'Ancyre et d'Antioche dérivent, même par un intermédiaire, de ce *uolumen*, il est inutile d'objecter aux reconstructions de l'inscription romaine fondées sur les deux inscriptions existantes « que les Anciens étaient indifférents à la forme originelle d'un document quand ils le transcrivaient sur la pierre ». Cette objection ne vaut que si les deux inscriptions qui ont survécu dérivent d'un document reproduisant la mise en pages de l'inscription romaine. Or les deux inscriptions latines existantes introduisent une coupure (fin du « chapitre » 18) qui répartit en deux moitiés un texte qui fait ressortir, par le procédé d'*ekthesis* du début de chaque chapitre, 35 chapitres. Cette répartition en deux moitiés, sur laquelle nous revenons plus bas, cadre avec la distribution de l'inscription romaine sur deux piliers. Ladite répartition en deux moitiés caractérisait donc très vraisemblablement (pour ne pas dire plus) l'inscription romaine. Elle caractérisait aussi le document, l'« archétype », auquel les inscriptions latines existantes remontent indépendamment (tout le monde admet aujourd'hui cette indépendance). Or la coupure qui répartit le texte en deux moitiés intervient au beau milieu d'un ensemble qui a souvent paru cohérent⁹ (chapitres 15-24, 15-18 portant

8. Premierstein, *Vom Wesen und Werden des Prinzipats*, Munich, 1937, publié par son élève H. Volkmann. Soit dit en passant, l'article de Premierstein « Zum Monumentum Ancyranum », que Scheid 2007 attribue à *Philologische Wochenschrift* 62, 1942, p. 135-144, est dans le fascicule 42, 1922. Premierstein est mort le 6 février 1935.

9. Voir J. W. Rich, compte rendu de Scheid 2007 et de Cooley 2009, *Mnemosyne* 64, p. 504-510, ici 507.

sur les dépenses en numéraire¹⁰, 19-21 sur les dépenses en constructions, 22-23 sur les jeux et la naumachie, 24 sur les restitutions et dons faits aux temples) et sur lequel Mommsen 1883, V et H. Dessau, « Mommsen und das Monument Ancyranum », *Klio* 22, 1928, p. 261-283, pour ne citer qu'eux, ont pu appuyer l'idée que le public visé par l'inscription était avant tout la plèbe romaine. Il me paraît peu vraisemblable qu'une telle coupure, intervenant au milieu d'un ensemble présumé si important pour Auguste lui-même, ait figuré dans son *uolumen*, même si, d'après Suétone et Dion Cassius (passages précités), la gravure sur deux piliers résulte de la volonté expresse d'Auguste¹¹. La réalisation pratique de sa volonté n'a pas dépendu d'Auguste. Son *uolumen* n'est donc, ce semble, la source des inscriptions latines existantes ni directement ni par l'intermédiaire de la copie envoyée au légat de Galatie¹². Cette source indiquait la répartition en deux moitiés; elle ne peut guère être, comme le suppose Premierstein, qu'un document établi d'après l'inscription portée sur les deux piliers. Nous pouvons donc, en théorie, grâce aux inscriptions existantes, nous faire une idée de la mise en pages de l'inscription romaine perdue. Le pouvons-nous non seulement en théorie mais en fait?

10. Mommsen, *Res gestae Divi Augusti. Ex monumentis Ancyrano et Apolloniensi edidit T. Mommsen, Accedunt tabulae tres* (séparées), Berlin, 1865, p. 37 et Bergk 1873, 4 et 52 se sont avisés que, là où elle se trouve, la mention de la distribution aux vétérans (15 § 3) en 29 av. J.-C. interrompt à la fois la série des distributions à la plèbe et l'ordre chronologique : Mommsen (cf. Mommsen 1883, 59) explique cette anomalie par un ajout du § 4 effectué postérieurement à la rédaction des § 1-3. Bergk suppose que l'omission du § 3 lors de la dictée du texte par Auguste fut réparée par l'addition du paragraphe à un mauvais endroit et que l'erreur ne fut jamais corrigée. Rien n'empêche que l'omission mal réparée appartienne à un stade ultérieur de la tradition du texte, par exemple au moment (évoqué plus loin) où l'on copia l'inscription romaine pour en fournir le texte aux services du légat de Galatie. La répétition du mot *consul* (§ 3 et 4) fournit une belle occasion de parablepsie. P. Geppert, *Zum Monumentum Ancyranum, Programm des Berlinischen Gymnasiums zum Grauen Kloster*, Berlin, 1887, p. 9-10 excuse l'anomalie apparente par d'autres exemples qui, selon lui, montrent qu'Auguste n'a pas recherché d'ordonnance rigoureuse. Scheid 2007, 51 voit dans l'ordre transmis un sacrifice de la chronologie à « l'organisation par catégories », pourtant elle aussi affectée; Cooley 2009, 172-173 trouve que le § 3 se rattacherait mieux au § 1 (distribution à la plèbe romaine effectuée en 29 av. J.-C.), mais c'est ne voir que l'aspect chronologique.
11. Dessau 1928, 268 n. 3 commente l'hypothèse de M. Rostovtzeff (article en russe de 1913) selon laquelle, dans son testament, lu au Sénat après sa mort, Auguste évoquait son *index rerum a me gestarum, quem uolo incidi in aeneis tabulis quae ante mausoleum statuuntur*. Voir également, sur ce *uolo* repris de Suétone *Aug.* 101 (*uellet*), Kornemann, compte rendu de Weber 1936, *Gnomon* 14, 1938, p. 489-507, ici 498.
12. En faisant remonter au « *uolumen* d'Auguste », d'un côté, par l'intermédiaire d'une copie, les inscriptions d'Ancyre et d'Antioche, et, de l'autre côté, directement, l'inscription romaine, Scheid se rencontre avec Weber 1936, 109 et 115. Le stemma bifide de ce dernier fait partir du « Nachlaß » d'Auguste (l'archétype selon Weber, 108) deux branches, dont l'une est représentée par « l'exemplaire du Sénat »; de cet exemplaire descendent indirectement, d'un côté, l'inscription romaine, de l'autre les inscriptions d'Ancyre et d'Antioche qui nous concernent. Weber veut que l'inscription d'Ancyre (avec le titre long, toutefois non identique dans l'inscription d'Ancyre et celle de Rome, et l'appendice!) reflète dans sa disposition même l'inscription romaine et que cette disposition émane d'Auguste. Il admet donc (cf. p. 124) que l'archétype augustéen qu'il place au sommet du stemma indiquait la mise en pages précise de l'inscription romaine et, entre autres, la coupure médiane dont nous contestons à Auguste la paternité. Kornemann 1938, 500 admet l'attribution de cette coupure à Auguste.

Connaissant les procédures en vigueur dans l'étude de la tradition des textes transmis par voie manuscrite, Premierstein tente d'abord de reconstituer ce qu'il appelle l'archétype¹³ de l'inscription latine d'Ankara et de l'inscription latine d'Antioche de Pisidie, autrement dit le texte sur papyrus, réparti en colonnes, dont dérive indépendamment le texte d'Ankara, gravé sur six colonnes, et celui d'Antioche, gravé sur dix colonnes¹⁴. Premierstein 1927, 24 montre que le texte d'Antioche ne dérive pas de celui d'Ancyre, siège du légat impérial de Galatie. C'est ce qui, nous l'avons signalé, est généralement et à juste titre admis. L'archétype comprenait, outre le texte des *res gestae*, un titre et un appendice dont, sans pouvoir déterminer avec certitude s'ils ont été, avec la version grecque, rédigés à Rome ou plutôt à Ancyre¹⁵, on s'accorde à penser qu'ils ne faisaient pas partie de l'inscription romaine. Cette dernière était, croit-on en général¹⁶, pourvue d'un titre, mais d'un titre différent, certainement plus court que celui qui, dans les textes d'Ancyre et d'Antioche, précise qu'il s'agit de la copie d'un original gravé sur deux piliers de bronze dressés à Rome, *rerum gestarum (...) incisarum in duabus athenis pilis, quae su[n]t Romae positae, exemplar sub[i]ectum*. Si l'on enlève titre et appendice, le texte d'Ancyre (désormais *Anc*) et celui d'Antioche (désormais *Ant*) distribuent en deux parties, 1-18 et 19-35, les 35 petits chapitres que distinguent les deux inscriptions. La première partie occupe 135 lignes dans *Anc* et 147 dans *Ant*, la seconde 136 lignes dans *Anc* et 139 dans *Ant*.

13. Premierstein 1927 appelle « archétype » aussi l'inscription romaine ; Premierstein 1932 est moins ambigu. Scheid 2007, xvi n. 39 veut que G. Harrer, « Res gestae Divi Augusti », *SPh* 23, 1926, p. 387-403, ici 398 donne le même stemma que lui, mais, pour Harrer, l'archétype est non le *uolumen* d'Auguste mais l'inscription romaine.
14. « Chacune des dix colonnes occupait à peu près la surface d'un bloc de construction de 0 m 90 de haut sur 0 m 76 de large » (Gagé 1950, 46). La configuration du lieu d'affichage de l'inscription est débattue, mais, selon Cooley 2009, 14, « the most likely hypothesis is that it was displayed on the central, inner faces of the monumental gateway », « which joined together a colonnaded street, the *Tiberia plateia*, and a large colonnaded square, perhaps called the *Augusta plateia*, via a monumental staircase ».
15. Selon P. Thonemann, « A Copy of Augustus' *res gestae* at Sardis », *Historia* 61, 2012, p. 282-288, ici 288, l'identification (si elle est correcte) d'un fragment de la version grecque des *res gestae* en provenance de Sardes (province d'Asie) et portant un texte légèrement différent de ceux d'Ancyre et d'Apolonie de Pisidie suggère que la traduction en grec était laissée à la discrétion de chaque gouverneur de province. E. Lommatzsch, compte rendu de l'édition des *res gestae* procurée par C. Barini, Rome, 1937, *Gnomon* 16, 1940, p. 71-73, ici 72 remarque que l'envoi de la seule version latine dans les provinces de l'est (non seulement en Galatie, dit-il en invoquant Weber 1936, 109-114) contrevient à l'usage pour ce qui est des sénatus-consultes.
16. Scheid 2007, xx mentionne deux exceptions, Wilamowitz, « Res gestae divi Augusti », *Hermes* 21, 1886, p. 623-627, ici 624 (repris dans ses *Kleine Schriften*, V 1, Berlin, 1937, p. 267-271, ici 268) et E. Hohl, « Der Leistungsbericht des Augustus », *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung* 3, 1940, p. 136-146, ici 138. Geppert 1887, 12 réfute la thèse de H. Nissen, « Die litterarische Bedeutung des Monumentum Ancyranum », *RhM* 41, 1886, p. 481-499, ici 484 et 492-493, selon laquelle l'inscription n'avait pas de titre. Quant à Wilamowitz, il dit seulement – comme, dans un article paru en 1887, Mommsen 1906, 252 – qu'Auguste n'avait pas donné de titre à son écrit, ce qui (soit dit en passant) exonérerait ce prince, réputé méticuleux et même vétilleux en matière de propriété des termes (voir A. Weichert, *Imperatoris Caesaris Augusti scriptorum reliquiae*, Grimma, 1846, p. 135-138), du reproche, non dénué, à mon sens, de fondement, selon lequel *res gestae* ou toute variante incluant cette expression convient imparfaitement au texte ainsi intitulé (Mommsen 1906, 253 voit les choses autrement).

Si l'on ajoute un titre court (par exemple *res gestae Diui Augusti*¹⁷) dans la première partie, on obtient, en reprenant la répartition en lignes dans *Anc*, un équilibre parfait (136 l. / 136 l.) si frappant que Premierstein 1927, 26 et 1932, 204¹⁸ l'attribue à l'inscription romaine, que suivrait fidèlement, sous ce rapport, l'inscription d'Ancyre, par le truchement de l'archétype des deux inscriptions conservées. Le total de 272 se prête idéalement, d'une manière abstraite et théorique, à une répartition en deux pages de 136 lignes, en quatre pages de 68 lignes, en huit pages de 34 lignes. Dans *Ant*, l'appendice (14 lignes) constitue les deux dernières lignes (29-30) de la colonne IX et le seul texte que porte la colonne X (12 lignes); la colonne IX dans ce document ainsi que la sixième et dernière colonne dans *Anc* ont le même commencement REGIS PHRATIS FILIVS (chapitre 32). Ce fait très notable suggère que dans l'archétype ces mots marquaient le début d'une nouvelle colonne. Le texte contenu dans les lignes 1-28 de la colonne IX (*Ant*), dont les lignes 29-30 représentent le début de l'appendice, occupe les lignes 1-28 de la colonne VI (*Anc*), dont les lignes 29-43 portent l'appendice. Cette coïncidence parfaite ne peut s'expliquer qu'ainsi : ces 28 lignes représentent une page de l'archétype – page complétée par le début de l'appendice – et, selon toute apparence, la dernière page, non entièrement écrite, de l'inscription romaine. Il y a, entre cette dernière page de 28 lignes et l'hypothèse que l'inscription romaine se répartissait en 2×136 lignes un accord digne d'être remarqué. En effet, ce n'est qu'en répartissant en quatre colonnes les 136 lignes de la première partie qu'on atteint le nombre (34×4) le plus rapproché par excès des 28 lignes constituant la dernière page, non entièrement écrite, de l'inscription romaine. Les 272 lignes s'organiseraient idéalement en huit pages de 34 lignes chacune. Cette vision idéale ne tient pas compte de la mise en page du titre (en gros caractères) dans la première page mais elle correspond peut-être (je risque cette hypothèse) à la représentation mentale abstraite que se fit, en se fondant sur une ligne contenant un nombre moyen de lettres déterminé¹⁹, celui à qui l'on doit la répartition présumée du texte des *res gestae* en 4×2 pages. Premierstein 1927, 24 et 1932, 200-201 relève dans *Anc* (col. II l. 26), au

17. Sur les titres proposés voir Scheid 2007, xx-xxi, en corrigeant au moyen du témoignage de Dessau 1928, 268 ce que Scheid dit des hypothèses de M. Rostovtzeff (1913) et en ajoutant le titre que suggère Cooley 2009, 102. Il se rapproche de celui adopté par Gagé 1950, 9 et ne compte pas moins de 21 mots. Geppert 1887, 12 l'a pour ainsi dire réfuté par avance. Le titre que je mentionne est celui qu'adopte Premierstein 1927, 26.

18. Voir déjà Bergk 1873, 10 et F. Koepp, « Bemerkungen zum Monumentum Ancyranum », *MDAI(R)* 19, p. 51-79, ici 53 et 56. Ce dernier se prononça à plusieurs reprises (cf. Premierstein 1932, 210) en faveur d'une distribution de l'inscription romaine en deux pages, chacune sur la face avant d'un pilier. Perrot chez G. Perrot et E. Guillaume, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bythinie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*, I, Paris, 1872, p. 247 n. 1 avait déjà exposé les mêmes vues mais sans référence à la partition en 135 et 136 lignes.

19. Premierstein 1932, 205 relève que le nombre de lettres par ligne dans *Anc* va de 50 à 60 (de 46 à 63 dans *Ant*), ce qui, note-t-il, excède la norme établie par Theodor Birt pour les témoins littéraires (de 32 à 41 lettres) mais cadre, observé-je, avec les données de la Table Claudienne de Lyon, que je rapprocherais de l'inscription romaine, bien qu'il s'agisse de deux colonnes en une seule table et que l'hypothèse de Premierstein suppose huit colonnes pour l'archétype mais huit tables / pages pour l'inscription romaine (nous discutons ce point plus bas).

milieu d'une proposition (chapitre 10), un intervalle considérable²⁰ séparant OCCVPAVERAT et CVNCTA EX ITALIA. Or ces trois derniers mots forment le début de la colonne IV dans *Ant*. Une explication possible est que cet intervalle dans *Anc* est un accident « codicologiquement » signifiant et correspond au passage à une nouvelle colonne dans l'archétype²¹. Or ce passage à une nouvelle colonne répartit le texte de la première moitié des *res gestae* (18 chapitres, sans compter aucun titre) en deux moitiés approchées, a) 9 chapitres et le début du dixième et b) le reste du dixième chapitre et les 9 chapitres suivants. Dans *Ant*, le premier quart, qui comprend le titre quadrilinéaire réparti sur les deux premières colonnes, occupe les colonnes I-III (82 lignes + le titre), le second quart les colonnes IV-V (65 lignes); dans *Anc*, le premier quart, qui comprend le titre trilineaire réparti sur les trois colonnes de la première moitié de l'ensemble, occupe les colonnes I et II l. 1-26 (soit 71 lignes et un tronçon de ligne + le titre), le second quart les colonnes II l. 26-46 et III (soit 63 lignes et un tronçon + le titre). La différence entre les deux quarts s'expliquerait bien par le fait que le dernier quart correspond à une dernière colonne non entièrement écrite dans l'archétype et l'inscription romaine. *Ant* semble suivre la répartition en colonnes de l'archétype de telle manière que les colonnes IV-V (*Ant*) coïncident avec les colonnes III-IV de l'archétype : le début de la colonne IV (*Ant*), CVNCTA EX ITALIA, serait le début de la colonne III dans l'archétype. Il y a une convergence assez frappante entre le nombre de lignes des colonnes IV (35) et V (30) dans *Ant* et le nombre de lignes attendues pour les colonnes correspondantes (III et IV) de l'archétype. Dans le quart précédent, on n'observe pas cette convergence dans le nombre de colonnes et le nombre de lignes entre *Ant* (col. I-III, respectivement 24 lignes + le titre, 24 lignes + le titre, 34 lignes) et l'archétype (col. I-II), sauf pour ce qui est du nombre de lignes de la col. III dans *Ant*. Ce fait résulte de la mise en page du nouveau titre, titre quadrilinéaire qui s'étale sur les deux premières colonnes. Si le responsable

20. De 6 cm au témoignage de Weber 1936, 124* n. 508. Il indique aussi la présence dans l'intervalle du signe >, que Mommsen 1883 ne signale pas mais que Scheid 2007 et Mitchell-French 2012 indiquent. Je crois le distinguer sur la planche de Mitchell-French.

21. Kornemann, compte rendu de Premerstein 1927, *Gnomon* 4, 1928, p. 41-47, ici 44, considère l'observation de Premerstein comme étant « von großer Bedeutung ». Selon Scheid 2007, xviii n. 47, la césure que marquerait l'intervalle dans *Anc* « n'est pas convaincante ». Il ne signale pas que l'« espace relativement grand » dans *Anc* correspond au passage d'une colonne à une autre dans *Ant*. Weber 1936, 124-125* n. 508 fait valoir contre Premerstein que l'intervalle dans *Anc* représente une « Sinnpause im komplizierten Satz » et qu'on trouve dans *Anc* des intervalles comparables non liés à un changement de colonnes. C'est exact, si on admet la « Sinnpause » : voir, dans une étude détaillée (p. 29-49) de la ponctuation des inscriptions des *res gestae*, les analyses que E. Otha Wingo, *Latin Punctuation in the Classical Age*, Berlin, 1972 consacre à l'irrégulière ponctuation à l'intérieur des phrases ; il propose p. 44 deux explications de la ponctuation qu'il reconnaît entre OCCVPAVERAT et CVNCTA EX ITALIA : séparation de deux ablatifs absolus consécutifs (T. N. Habinek, *The Colometry of Latin Prose*, Berkeley, 1985, p. 67 opte pour cette explication), indication de la fin de la relative dépendant du premier ablatif absolu. Il se peut donc que l'intervalle exploité par Premerstein n'ait pas la signification qu'il lui donne, mais le contraire est possible, car les intervalles que Weber juge comparables à celui sur lequel Premerstein se fonde ne lui sont justement pas comparables dans la mesure où un changement de colonne dans *Ant* ne leur correspond pas. Plus utile, à nos yeux du moins, que la ponctuation entre OCCVPAVERAT et CVNCTA eût été, un peu plus haut, une ponctuation entre R[ECVSAVI et QV]JOD SACERDOTIVM ; la virgule que Scheid met devant *quod* obscurcit tout le passage : il faut un point.

de la mise en pages dans *Ant* est passé d'une distribution en huit colonnes + une colonne pour la fin de l'appendice (l'archétype) à une distribution en dix colonnes, il reste qu'il semble avoir conservé ce qu'il pouvait de la répartition de l'archétype : les colonnes III-IV de l'archétype se retrouveraient dans les colonnes IV-V (*Ant*). Quant à la seconde moitié des *res gestae* (sans l'appendice), elle occupait les colonnes VI-IX (respectivement 37, 38, 35, 28 lignes) dans *Ant* et V-VIII dans l'archétype. Ce n'est pas à dire que le nombre de lignes des colonnes de l'archétype et de l'inscription d'Antioche qui se correspondent ait été le même, bien que, nous l'avons vu, ce fût le cas pour la colonne VIII de l'archétype et la colonne IX de l'inscription d'Antioche (28 lignes). S'agissant de l'inscription d'Ancyre, un chemin différent aura été suivi : on aura réduit à six les huit colonnes de l'archétype en augmentant le nombre de lignes par colonne (I 46 + titre, II 46 + titre, III 43 + titre, IV 54, V 54, VI 43). Les colonnes IV et V (*Anc*) comptent 54 lignes ; si, dans ce même document, les colonnes I, II et III comptent respectivement 46, 46 et 43 lignes, cela s'explique par le fait que, dans *Anc*, le nouveau titre, trilinéaire, occupe l'équivalent (en termes d'espace) de 5 lignes des trois premières colonnes. Si la colonne III n'est faite que de 43 lignes, c'est, peut-on penser, parce que la distribution du texte suit la bipartition du texte dans l'archétype, qui reflète l'inscription romaine : dans cette dernière, la première moitié du texte, qui figurait sur le pilier de gauche, se terminait avec la fin du chapitre 18 et la (supposée) quatrième page qui portait ce chapitre n'était pas entièrement écrite. Évidemment, il n'était pas question de réserver dans *Anc* une colonne pour l'appendice, qui occupe les lignes 29-43 de la colonne VI, laquelle ne compte que 43 lignes, comme la colonne III. Dans l'archétype, l'appendice devait commencer dans la col. VIII et se terminer dans la col. IX : dans *Ant*, il occupe les deux dernières lignes de l'avant-dernière colonne et la dernière colonne (12 lignes, donc 14 lignes au total pour l'appendice). Au fond, la mise en colonnes des inscriptions d'Ancyre et d'Antioche représentent les deux modifications (respectivement six colonnes et dix colonnes) les plus proches de l'archétype (huit + une colonnes). Il n'y a aucune raison pour que les huit colonnes de l'archétype ne représentent pas les huit pages de l'inscription romaine, si ce n'est que dans la première colonne de l'archétype le titre latin que nous connaissons par les deux inscriptions conservées aura été substitué au titre de l'inscription romaine. L'idée, évoquée ci-dessus, que la bipartition 135 lignes (+ 1) / 136 lignes (*Anc*) reflète, par le truchement de l'archétype, l'inscription romaine invite à traduire dans la linéation, si je puis dire, du texte d'Ancyre les pages du texte d'Antioche qui coïncident avec celle de l'archétype, et, en s'appuyant sur cette conversion²², à reconstituer le nombre de lignes par page de l'inscription romaine. Voici les résultats, de son propre aveu (Premenstein 1932, 204) approximatifs, auxquels parvient Premierstein 1927, 26 : I titre + 35 l., II 37 l., III 33 l., IV 30 l., V 37 l., VI 37 l., VII 34 l., VIII 28 l. Premierstein signale que, pour I-II, son estimation se fonde sur l'analogie de V-VI (il attribue donc l'équivalent spatial de 37 lignes à la page I). Admettons cette configuration, qui, malgré son approximation, ne laisse pas que de fournir une base à la réflexion. On est loin de la répartition idéale de 34 lignes par page que nous évoquions tout à l'heure. Il y a quatre pages de 37 lignes : dans

22. Voir la table de Premierstein 1927, 11.

chacune des deux moitiés (I-IV, V-VIII), ce sont les deux premières pages qui portent 37 lignes ou l'équivalent en termes d'espace. Tout se passe comme si, à la troisième page, le graveur réduisait le nombre de lignes pour éviter un vide excessif dans la quatrième. Il se sera peut-être produit un imprévu au moment de la gravure : le découpage en 2×136 lignes intégrait bien le titre, mais ne tenait pas compte de la taille des caractères du titre et de l'espace séparant le titre du texte. Le graveur aura voulu que la seconde page de la première moitié présentât le même volume occupé que la première, ce qui eut pour les deux pages suivantes les conséquences que nous voyons sous forme chiffrée. Un désir de symétrie aura fait aligner sur les deux premières pages de la première moitié les deux premières pages de la seconde. Tout cela paraît attester une certaine hâte, qui n'étonne pas si on la replace dans le contexte de faits qui se succédèrent rapidement après l'arrivée des dépouilles d'Auguste (mort le 19 août à Nole) le 2 ou le 3 septembre 14²³. Si ces résultats approximatifs que je me suis risqué à commenter sont à considérer avec prudence, il reste, si je ne m'abuse, qu'on peut considérer comme probable l'idée que les deux inscriptions latines existantes dérivent d'un « archétype » à neuf colonnes, lequel dérive lui-même des huit pages de l'inscription romaine perdue. Premierstein ne fait pas valoir en faveur de sa reconstitution la distribution, dans le monument d'Ancyre, de la traduction grecque en 19 colonnes totalisant 436 lignes et dont la dernière (11 lignes²⁴) porte la suite de l'appendice, dont le début occupe les lignes 17-24 de la colonne XVIII. La césure entre les chapitres 1-18 et 19-35 s'estompe puisque la première ligne de la colonne X contient les cinq derniers mots du chapitre 18, mais, si l'on ne tient pas compte de la première ligne de la colonne X, les chapitres 1-18 occupent les colonnes I-IX (209 lignes sur 436 lignes de l'inscription complète). Il semble y avoir, dans la répartition en 18 colonnes (+ 1), un souvenir des neuf colonnes latines de l'archétype, dont on prévoyait, je présume, de doubler le nombre. Il y avait, sur la paroi du portique S.E. du temple achevé « avant qu'on eût l'idée d'y placer aucune inscription » (Guillaume chez Guillaume-Perrot 1872, 298 et 318), de la place pour une colonne

23. Voir Suétone *Aug.* 101 et Dion Cassius 56.32-33 ; Mommsen 1883, 1 ; Scheid 2007, VII-VIII ; Cooley 2009, 3. Dans ces faits il faut inclure tous les actes officiels qui aboutirent à la pose de l'inscription et la mise à jour ou révision par Tibère et / ou par la chancellerie impériale (ainsi U. Kahrstedt, compte rendu de Kornemann 1921, *HZ* 128, 1923, p. 469-471, ici 471) du texte des *res gestae* laissé par Auguste. Scheid 2007 admet la révision par Tibère ; là-contre, voir Geppert 1887, 5-7 ; Premierstein 1937, 178-179 n. 3 ; Cooley 2009, 42-43. Geppert veut finement qu'Auguste ait prévu une mise à jour de son texte après sa mort et qu'on n'ait pas procédé à cette révision pour ne pas dénaturer le texte. Par exemple, selon lui, en écrivant la dernière phrase, *cum scripsi haec, annum agebam septuagensum sextum*, Auguste supposait qu'après sa mort on supprimerait *cum scripsi haec* et qu'on modifierait l'ordinal, si besoin était (ce ne fut pas nécessaire, Auguste étant précisément mort dans sa 76^{ème} année). Si l'on supprime *cum scripsi haec*, la proposition restante paraît rester en l'air, mais cette apparence est trompeuse : comparer Quinte-Curce 6.5.3 ; Macrobe *sat.* 2.5.1. Inversement, Mommsen 1883, 194 attribue toute la phrase au réviseur, Tibère, non sans remarquer que, conformément à la pratique instaurée par son père adoptif, Auguste (p. 28 l. 11 Malcovati⁵ avec les commentaires de Weichert 1846, 143 et 175-176 et de Bergk 1873, 11) est réputé avoir évité la graphie *-umus*, qui, donnée par *Anc* (*Ant* n'est pas disponible ici), ne se trouve que dans ce passage.

24. L'indication de Cooley 2009, 11 « only about 9 lines long » est fautive. Chaque colonne « occupe un champ d'environ 1 m 25 de haut et 1 m de large, et comprend en moyenne plus de 20 lignes (1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 6^e : 23 ; 5^e : 22 ; 19^e : 11 ; les autres 24 » (Gagé 1950, 45 ; voir Mitchell-French 2012, 96-99).

supplémentaire (après la dix-huitième) et même pour d'autres²⁵. Le titre de l'inscription s'étale sur les colonnes I-XVII, les quatre dernières lettres du dernier mot (δυσί) se trouvant sur la colonne XVII : la dernière lettre, invisible sur la photographie du moulage de C. Humann (planches accompagnant l'édition de Mommsen 1883) et dans la planche de Mitchell-French 2012, est pointée chez Weber 1936, 117 et dans la transcription diplomatique de Scheid 2007, elle ne figure pas dans l'édition de Mommsen mais elle se trouve, non pointée, chez Mitchell-French 2012, où il est précisé que French en a vu la trace²⁶. Que la traduction grecque ait figuré dans le même document papyrologique que l'original latin ou dans un autre, peu importe : il ne paraît pas plausible que ce document portât le texte grec réparti comme dans l'inscription actuelle ; la répartition doit être postérieure à la rédaction du document. À Apollonie de Pisidie, le texte grec était gravé sur sept colonnes et ne marquait pas la césure entre les chapitres 1-18 et 19-35. Thonemann 2012 intègre le fragment de Sardes (province d'Asie), censé comporter des bribes d'une version grecque des *res gestae* légèrement différente de celle d'Ancyre et d'Apollonie (province de Galatie), dans une restitution qui suppose des lignes très longues, de 200 à 220 lettres.

Les huit pages de l'inscription romaine constituaient-elles autant de plaques de bronze chacune fixée sur une face des deux piliers situés devant le mausolée ? Premierstein 1932, 205-217 a défendu cette thèse avec ardeur et érudition et il a opposé des parallèles indubitables aux doutes de Kornemann 1928, 44-45 sur la possibilité et le caractère « antique » de la reconstruction proposée. En faisant valoir, à la suite de Mommsen 1883 et de Dessau 1928, que les *res gestae* étaient destinées à la plèbe urbaine, Premierstein argue que sa reconstruction est particulièrement adaptée à la lisibilité que cette destination implique. On peut opposer à cette lisibilité censément recherchée le texte latin de l'inscription d'Ancyre, gravé sur les parois intérieures du pronaos principal. Quant à eux, Mitchell-French 2012, 68 ne doutent pas que les inscriptions latine et grecque gravées « in crimson lettering on a gold background » aient été destinées à être lues aussi bien qu'admirees. Avant P. Veyne, *L'empire gréco-romain*, Paris 2005, p. 394 (invoqué par Scheid 2007, x), Kahrstedt 1923, 471 avait déjà contesté que l'inscription romaine fût destinée à être lue et qu'on en ait recherché la lisibilité²⁷. Les variations dans le nombre de lignes par colonne que suppose

25. Voir Guillaume-Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bythinie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*, II, Paris, 1862, planche 23 (« état actuel » et « restauration »).

26. Bergk 1873, 19 croyait, d'après les indications de W. J. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus, and Armenia*, II, Londres, 1842, p. 416 n° 102 (Scheid 2007 date le livre de 1836, mais c'est la date de la visite de Hamilton) retranscrites par Mommsen 1865, LXI, que la suite était effacée et il restituait, d'après Dion Cassius 56.33.1, πρὸς τῷ ἡρώῳ αὐτοῦ (*sic*, solécisme du grand helléniste que fut Bergk !). Rien ne correspond dans le titre latin à ces mots, qui excèdent les *quinque loca uacua* (Bergk) relevés après δυσί pour la colonne XVII et elle seule. « The upper course was already badly blistered in 1882, and has suffered further damage since » (Mitchell-French 2012, 98 ; leur transcription diplomatique indique une lettre de trop dans le titre col. XVII : il faut δυσί sans l'initiale).

27. Je crains que cette thèse ne repose en partie sur une illusion rétrospective, c'est-à-dire sur une estimation des capacités et habitudes des Anciens fondée sur les nôtres. Vus à l'aune de ces dernières, les rouleaux attiques de Thucydide, avec les lettres encore proches de l'écriture monumentale, la *scriptio*

Premenstein lui-même dans cette inscription sembleraient être moins en faveur de huit tables séparées que de quatre fois deux colonnes : sur la face avant du second pilier auraient figuré deux colonnes de 37 lignes, puis, en dessous ou à côté, deux colonnes, une de 34 lignes et l'autre, la dernière, de 28 lignes ; sur la face avant du premier pilier auraient figuré deux colonnes dont le nombre de lignes doit tenir compte d'un titre étalé sur les deux colonnes, puis, en dessous ou à côté, une colonne de 33 lignes et une autre de 30 lignes. Cette disposition atténue ce qu'a de gênant la seule coupure de ce type identifiée, avec vraisemblance, par Premenstein, celle du mot HOMI|NVM, dont la première partie terminait la colonne III de l'archétype et de l'inscription romaine (= colonne IV dans *Ant*) et la seconde partie formait le début de la colonne IV de l'archétype et de l'inscription romaine (= colonne V dans *Ant*). Kornemann 1928, 45²⁸ imaginait, sur la face antérieure de chaque pilier, quatre colonnes consécutives sur un même plan, le titre s'étalant peut-être sur les quatre colonnes du premier pilier. Il comparait, entre autres documents cités par de simples références à O. Gradenwitz, *Simulacra* (*Fontes iuris Romani, Additamentum*, II), Tübingen, 1912, le fragment de la Table de Malaga (*lex Malacitana*), 1 m 56 en longueur et un 1 m 9 en largeur, qui comprend, en l'état, cinq colonnes de 66, 71, 71, 73 et 69 lignes respectivement. Premenstein 1932, 213-214 objectait à Kornemann qu'une telle disposition de l'inscription des *res gestae* impliquerait, même en admettant « das kleinste Buchstabenformat, jenes der Säkularakten », une largeur des deux *tabulae* (3 m 36) supérieure à leur hauteur (2 m 45) : l'exemple de la Table de Malaga, malgré la différence des textes, suggère que cette objection n'est pas incontestable. Les quatre colonnes de Kornemann se succéderaient comme dans un rouleau de papyrus, « was », note l'érudit, « für die Bestimmung des literarischen Charakters der Inschrift (...) auch von großem Wert ist »²⁹. Intéressante remarque, qui n'est pas sans lien avec la question de savoir

continua et sans ponctuation, paraîtraient incompréhensibles et ne pas avoir été faits pour être lus ; ils furent pourtant lus et compris (voir G. Liberman, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide*, Bordeaux, 2017, p. 22-23).

28. Scheid 2007, xviii a tort de dire que pour Kornemann 1928 « le monument d'Antioche n'offrait pas d'éléments pour reconstruire l'archétype de Rome ».
29. Scheid, « Les "Hauts Faits du Divin Auguste". Texte littéraire ou bilan politique ? », dans S. Luciani et P. Zuntow (éd.), *Entre mots et marbre. Les métamorphoses d'Auguste*, Bordeaux, 2016, p. 39-52, ici 52 reconnaît le caractère d'œuvre littéraire des *res gestae* tout en réaffirmant sa conviction que le texte fut rédigé par le secrétariat du prince. Que la chancellerie impériale ait sa part dans le travail d'Auguste, cela paraît indéniable, mais il me semble *a priori* improbable de réduire autant que le fait Scheid, dans la rédaction d'un tel texte, la part d'un homme d'État qui eut un lien aussi fort avec l'écriture, tant privée que publique : voir non seulement, entre autres témoignages anciens, Tacite *ann.* 1.11 *quae cuncta sua manu perscripserat* avec la remarque de Bergk 1873, 4, selon qui Auguste a écrit de sa main le *breuiarium totius imperii* mais dicté les *res gestae* ; Suétone *Aug.* 79, 84 et 101, et aussi les dits et écrits d'Auguste et le commentaire pénétrant, hélas inachevé, que Weichert 1846 leur a consacré ainsi qu'aux témoignages y relatifs. Le style simple, sans afféterie et ornement des *res gestae* (cf. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, I, Darmstadt, 1981⁸ [1898¹], p. 268-269) correspond autant à ce que les Anciens disent du style d'Auguste que le style empesé du discours de la Table Claudienne à ce qu'ils nous disent de celui de Claude. De surcroît, l'opinion de Scheid paraît contredite par certaines observations fines de Wölfflin, « Epigraphische Beiträge. II », *SBAW.PPH* 1896, p. 161-184 tendant à montrer qu'Auguste fait siens des usages de son père adoptif César ou à mettre en évidence des idiosyncrasies, sur lesquelles nous avons par ailleurs des témoignages de grammairiens anciens (aujourd'hui encore l'étude complète et fine de la langue et du style des *res gestae* reste à faire). Et comment penser que ne soient pas de sa

si la lecture et la lisibilité de l'inscription ont été recherchées. Le nombre de lignes par colonne supposé par Premierstein pourrait être celui d'un rouleau de papyrus littéraire³⁰; le nombre de lettres par ligne, qui, remarque Premierstein 1932, 205, devait se rapprocher de celui de l'inscription latine d'Ancyre (de 50 à 60), excède la moyenne établie par Theodor Birt pour les témoins « littéraires » (de 32 à 41). Les dix tables de la *Lex Irnitana*, de trois colonnes chacune, hautes de 57-58 cm, larges de 90-91 cm, avec des lettres d'une dimension de 4 à 6 mm, totalisant environ 1 500 lignes et accrochées aux murs d'un édifice public sur une longueur de 9 m, se succédaient « like an unrolled *uolumen* », observe González chez J. González et M. Crawford, « The Lex Irnitana: A New Copy of the Flavian Municipal Law », *JRS* 76, 1986, p. 147-243, ici 147³¹.

Quels que soient la configuration des huit colonnes ou pages et le degré de proximité des piliers par rapport au mur du bâtiment, il n'est pas probable que l'inscription posée devant le mausolée ait été répartie en six tables, chaque pilier portant trois tables posées sur la face avant et sur les côtés.

composition, entre autres, les passages pesés au trébuchet où Auguste évoque l'époque du triumvirat et qualifie ses pouvoirs aux différents moments de sa carrière, où il escamote avec brio le désastre de Varus (26 § 2 évoqué ci-dessus) ?

30. Je relève que l'inscription, en partie restaurée sous les Antonins (cf. E. Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae Latinae*, Berlin, 1885, p. 389), des *leges arae Augusti* de Narbonne (autel de marbre blanc) compte, d'après la pierre (car les indications des recueils épigraphiques, Hübner y compris, sont trompeuses), 36 lignes pour la face antérieure (11 apr. J.-C. d'après le contenu du texte) et 34 pour le petit côté (12/13 apr. J.-C. d'après le contenu du texte).
31. Selon Cooley, *The Cambridge Manual of Latin Epigraphy*, Cambridge, 2012, p. 170, cette inscription était « far too unwieldy to have been designed with a reader in mind », malgré la prescription *uti haec lex (...) in loco celeberrimo eius municipii figatur ita ut de plano recte legi possit*.